

# TABLE DES MATIÈRES

*Avant-propos du traducteur / 4*

*Préface / 6*



I.	Éthique . . . . .	11
II.	Les sources du Bushido . . . . .	17
III.	La rectitude ou la justice . . . . .	25
IV.	Le courage, l'esprit d'audace et la maîtrise de soi . . . . .	29
V.	La bienveillance et la compassion . . . . .	33
VI.	La politesse . . . . .	43
VII.	La vérité et la sincérité . . . . .	51
VIII.	L'honneur . . . . .	59
IX.	Le devoir de loyauté . . . . .	65
X.	L'éducation et l'entraînement du samouraï . . . . .	73
XI.	Le contrôle de soi . . . . .	79
XII.	Les institutions du suicide et de la réparation . . . . .	85
XIII.	Le sabre, âme du samouraï . . . . .	99
XIV.	L'éducation et la condition de la femme . . . . .	105
XV.	L'influence du Bushidō . . . . .	119
XVI.	Le Bushidō est-il toujours vivant? . . . . .	125
XVII.	L'avenir du Bushidō . . . . .	135



*Notes / 142*

## AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

Au fond, les livres sont comme les fleurs, ils naissent et ils se fanent, emportés par le temps et les changements, le vent de l'histoire.

*Bushidō, l'âme du Japon* est à l'image de la fleur de cerisier qui plut tant à son auteur, exquise d'élégance fragile et de légèreté. Mais, étrangement, cette fleur gracile, simple et pure, comme cristallisée, résiste à toutes les brises, à toutes les saisons. Inazō Nitobe, l'auteur, aime à citer dans son petit ouvrage les œuvres érudites d'hommes importants qui, aujourd'hui, ne sont plus rien dans nos mémoires. Et son livre, tout d'intelligence et de discret désespoir, ressort comme un bijou ancien, chargé de parfums nouveaux, du coffret de santal dans lequel chaque génération le glisse pour la génération suivante...

Ce livre est beau parce qu'il est triste. Inazō Nitobe voyait disparaître les idéaux, la vie même à laquelle il croyait, et, avec la politesse d'un homme du monde, il entreprend d'exalter ces idéaux, de les défendre de l'obscurité dans laquelle ils s'enfoncent irrémédiablement.

1900. La fin d'un monde. À peine vingt ans auparavant, l'État japonais a décrété la disparition de la caste des samourais. Les sabres sont au placard, les chapeaux haut-de-forme s'épanouissent. Écrasé par le poids de la révélation de l'Occident, sur tous les plans de la culture et de la politique, le Japon se cache, le Japon se déguise, apprend à toute vitesse tout ce qu'il ne sait pas. Nitobe a lui-même fréquenté les meilleures universités européennes et a pris de plein fouet la gloire de l'Occident triomphant. Il est profondément marqué par toutes ces influences, à commencer par la plus forte : le christianisme. C'est avec le sentiment de perte, d'échec de sa culture,

qu'il décide pourtant de la défendre par cet ouvrage discret, retenu, à l'éloquence intimiste qui évoque les conversations des salons feutrés des Cercles européens. Il le fait avec une grâce tragique.

Cet ouvrage a la finesse de l'intelligence cultivée et harmonieuse qui présida à son écriture, le parfum d'éternité des choses qui ne sont plus.

*Bushidō* se lit et se lira encore, moins pour l'information qu'il nous apporte toujours sur le passé féodal du Japon, que parce que son écriture se situe au moment où le monde qu'il décrit est déjà mort et le mythe qui allait suivre cette mort, encore à construire.

*Bushidō* est la première pierre, délicatement précieuse, de cette construction.

Emmanuel Charlot,  
Traducteur

## PRÉFACE

IL Y A DIX ANS DE CELA environ, alors que je profitais de quelques jours de repos sous le toit accueillant du regretté et éminent M. de Laveleye, au cours d'une de nos promenades, notre conversation en vint à aborder le sujet de la religion. « Voulez-vous dire, me demanda cet honorable professeur, que vous ne donnez aucune instruction religieuse dans vos écoles ? » Et comme je répondais par la négative, il fit halte soudainement, plongé dans un étonnement profond, et d'une voix que je n'oublierai pas, il répéta : « Pas de religion ! Mais comment parvenez-vous à éduquer le sens moral ? » Alors, la question me stupéfia. Ce n'était pas en salle de classe que m'avaient été inculqués les préceptes moraux qu'on apprend dès l'enfance et je n'avais aucune réponse. Ce n'est que plus tard, lorsque j'eus commencé à analyser les divers éléments qui composaient mes notions du bien et du mal que je finis par comprendre : le *Bushidō* m'avait porté son souffle au visage et je l'avais inhalé.

En essayant de répondre de façon satisfaisante à M. de Laveleye puis aux nombreuses questions de ma femme sur le sens de telle idée, la raison de telle coutume adoptée au Japon, je pris conscience que, pour qui n'a pas une connaissance intime du féodalisme et du *Bushidō*, le fonctionnement moral du Japon moderne reste impénétrable.

Je pus tirer partie d'un long repos forcé que m'imposait la maladie pour transcrire sous la forme que je présente aujourd'hui aux lecteurs quelques-unes des réponses que j'avais à l'époque données au cours de ces conversations familiales. Elles disent le plus souvent les récits, les enseignements de mon enfance, au temps où la féodalité avait gardé toute sa force.

Il est décourageant d'être entouré de Lafcadio Hearn\* et Hugh Fraser d'une part ou de Sir Ernest Satow et du professeur Chamberlain

de l'autre, quand on prétend écrire en langue anglaise quoi que ce soit sur le Japon. Mon seul avantage sur eux est d'être dans la position de celui qui assure seul sa défense là où ces distingués écrivains ne pouvaient qu'être avocats ou procureurs. Il m'est arrivé souvent d'avoir cette pensée : « Si j'avais leur maîtrise du langage, qu'en termes plus éloquents je présenterais la cause du Japon ! » Mais celui qui s'exprime avec la langue d'un autre doit s'estimer reconnaissant de pouvoir tout au moins se faire comprendre.

Tout au long de mon exposé, j'ai essayé d'illustrer par des parallèles avec l'histoire et la littérature européennes tous les points traités, quels qu'ils soient. J'ai pensé que ceci aiderait à la compréhension des lecteurs étrangers en ramenant pour eux le sujet sur des terrains connus.

Quoique certaines de mes réflexions sur la religion et les religieux puissent aller jusqu'à paraître manquer d'égard, je veux croire que mon attitude envers le christianisme ne sera pas mise en doute. Je n'ai pour les méthodes de l'Église et pour les formalismes qui obscurcissent les enseignements du Christ que peu de sympathie ; rien de tel pour les Enseignements eux-mêmes.

Je crois en la religion qu'Il enseigna et transmit aux hommes par le Nouveau Testament, autant qu'en la Loi qui est gravée dans les cœurs. Je crois aussi que Dieu a fait un testament qu'on peut appeler « Ancien » pour chaque homme, pour chaque peuple – gentils<sup>1</sup> ou juifs, chrétiens ou païens. Pour le reste de ma théologie, je n'ai aucune raison de l'imposer à la patience du public.

En terminant cette préface, je tiens à exprimer mes remerciements à mon amie Anna C. Hartshorne pour ses nombreux et précieux conseils.

Inazō Nitobe

---

**1. Gentils** : du latin gentile signifiant païens, étrangers. Nom que les juifs et les premiers chrétiens donnaient aux païens.



BUSHIDŌ  
L'ÂME DU JAPON







# ÉTHIQUE



LA CHEVALERIE EST UNE FLEUR DU JAPON, produite par sa terre autant que peut l'être la fleur du cerisier, son emblème. Ce n'est pas une chose sans vie, antique vertu desséchée conservée dans l'herbier de notre histoire. Elle est toujours vivante parmi nous, vibrante de force et de beauté. Si elle n'a plus ni forme ni visage, son parfum est là qui imprègne la morale quotidienne et qui exerce encore sur nous, comme un philtre magique, son charme puissant. Les formes de société qui l'avaient créée et nourrie ont disparu depuis longtemps. Cependant, ainsi que ces étoiles lointaines qui furent et ne sont plus, dont l'éclat continue à vivre et à nous parvenir, la lumière de la chevalerie japonaise, fille orpheline d'une féodalité défunte, éclaire encore les sentiers de notre morale. C'est pour moi un plaisir de méditer sur un tel sujet dans la langue de Burke\*, l'homme qui, sur la tombe oubliée d'une sœur, la chevalerie européenne, prononça son éloge si connu et si émouvant. Il aura fallu, à l'évidence, un défaut bien attristant d'information sur l'Extrême Orient, pour qu'un universitaire de l'érudition de George Miller (*History Philosophically Illustrated*, 1853) n'ait pas hésité à affirmer que la chevalerie, ou toute autre institution de ce type, n'avait jamais existé au Japon, que ce soit dans un passé très antique ou dans une histoire plus récente. Une telle ignorance est toutefois

largement excusable quand on songe que la troisième édition du travail de ce bon docteur est parue l'année même où le Commodore Perry\* venait frapper aux portes de notre exclusivisme. Une bonne décennie plus tard, dans les temps qui virent les derniers battements de cœur de notre féodalité, Karl Marx\*, en écrivant *Le Capital*, attirait l'attention de ses lecteurs sur l'intérêt précieux que pouvait présenter l'étude des institutions sociales et politiques de la féodalité, vivante encore dans la seule île du Japon. Pour ma part, c'est la chevalerie dans le Japon du présent que je veux révéler aux étudiants occidentaux qui étudient l'histoire et la morale.

Quoiqu'eût été séduisante une dissertation comparée de l'histoire des féodalités européenne et japonaise, ainsi que de leurs chevaleries respectives, il n'est pas dans le propos de ce modeste ouvrage d'entrer dans le détail d'un tel sujet. Mon objectif est d'exposer premièrement les origines et les sources de notre chevalerie, deuxièmement son caractère et son enseignement, troisièmement son influence sur les masses et quatrièmement, la continuité et la permanence de cette influence. De ces différents points, le premier sera bref et sommaire, pour ne pas avoir à entraîner mes lecteurs sur les sentiers écartés de notre histoire nationale, le second sera traité plus longuement car il semble être le plus susceptible d'intéresser ceux qui se livrent à des études comparées sur la morale ou sur les mœurs, pour l'éclairage qu'il apporte sur notre façon de penser et d'agir. Le reste viendra en corollaire.

Le mot japonais que j'ai grossièrement traduit par « chevalerie » est de fait, dans la langue originale, plus expressif que « cavalerie ». *Bushidō* signifie littéralement : « militaire-chevalier-voies ou pratiques » – celles que les nobles combattants doivent suivre tant dans leur vie quotidienne que dans l'exercice de leur vocation. Plus simplement, il pourrait se traduire par : les « préceptes de la chevalerie », le « noblesse oblige » de la classe guerrière. À présent que j'ai donné la signification littérale du mot, il m'est permis pour la

suite de l'employer dans sa forme originale. L'emploi du terme non traduit se justifie pleinement : un enseignement aussi délimité et unique, créateur d'une forme d'esprit, d'un caractère si particulier, si local, doit porter distinctement la marque de sa singularité. Certains mots ont de plus un timbre qui exprime si bien les caractéristiques de la race que le meilleur des traducteurs ne parvient pas à leur rendre justice, pour ne pas dire qu'il leur inflige un large et blessant affront. Qui pourra rendre en traduction tout ce que l'allemand exprime par le mot *Gemüth*<sup>1</sup>, qui ne sent la différence entre ces deux mots, pourtant littéralement si proches, l'anglais gentleman et le français « gentilhomme » ?

Ainsi donc, le *Bushidō* est le code des principes moraux que les chevaliers étaient tenus implicitement ou autoritairement d'observer. Ce code n'est pas écrit ; au plus, quelques maximes se transmettent de bouche à oreille, sont calligraphiées par quelque guerrier fameux ou par quelque érudit. Et n'étant, le plus souvent, ni énoncé ni préservé par l'écriture, il possède d'autant plus la terrible autorité de ce qui est, l'autorité d'une loi dont les tables s'inscrivent à même le cœur. Il n'est pas né d'un cerveau, aussi agile soit-il, et n'a pas pour origine la vie d'un personnage unique, aussi renommé puisse-t-il être. Ce fut une croissance organique, décennies après décennies et siècles après siècles de carrières militaires. Il tient peut-être, dans l'histoire de la morale, la même place que la Constitution anglaise dans l'histoire de la politique, bien qu'il n'eût cependant rien de comparable dans sa maturation avec la *Magna Carta*\* ou l'*Habeas Corpus*\*. Certes, des statuts militaires dits *Buke Hatto* furent promulgués au début du XVII<sup>e</sup> siècle, mais leurs treize courts articles s'attachaient principalement aux problèmes des mariages, des châteaux, des alliances... et à quelques règlements de bonne conduite, à peine esquissés. C'est pourquoi nous ne pouvons désigner un lieu, une époque et dire : « Ici se trouve la source. »

---

1. *Gemüth* : en allemand, noble cœur ; belle âme.